

**Zeitschrift:** Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève  
**Herausgeber:** Société d'histoire et d'archéologie de Genève  
**Band:** 42 (2012)  
  
**Nachruf:** André Corboz : la méthode du discours  
**Autor:** Zumthor, Bernard

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

---

# André Corboz : la méthode du discours

Bernard Zumthor

[Bernard Zumthor, «André Corboz : la méthode du discours»,  
*Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*,  
42, 2012, pp.87-91]

Né à Genève le 5 juin 1928, André Corboz y est décédé le 4 juin 2012. Il aimait à dire que son enfance passée rue Verdaine, entre le Collège Calvin, la prison de Saint-Antoine – dont son père était directeur – et le Palais de Justice ne pouvait s'épanouir qu'en une passion absolue de... la liberté. Sa formation initiale sera le droit. Il occupera les fonctions de juriste au Département fédéral de l'Intérieur puis de secrétaire de l'Université de Genève.

Mais dès sa prime jeunesse il cultivera cette marginalité à soi-même qui le poussera, toute sa vie durant, à travers les arts, la littérature et le savoir scientifique, à préférer le sentier du contrebandier aux routes balisées de la conformité.

Ses premières publications seront poétiques, notamment le recueil au titre quasi biblique, *Châtiment des victimes*<sup>1</sup> où se dévoile déjà cette langue limpide, incisive, allergique à toute forme de jargon et de pédanterie qui sera la caractéristique originale du style de tous ses écrits à venir et derrière laquelle on sent la présence tutélaire de Paul Valéry et de René Char.

Développement «normal» de sa «logique» intellectuelle, la lecture fortuite de *Saper vedere l'architettura* de Bruno Zevi<sup>2</sup> lui ouvrira des horizons qu'il ne cessera, désormais, en autodidacte, de labourer : l'architecture et ses extensions dans les domaines urbain et territorial. «Le noyau de la nébuleuse en expansion que constitue mon itinéraire sans dessein est bien constitué d'une veine poétique ayant passé peu à peu de la littérature à d'autres secteurs de l'esprit» écrira-t-il en 2000<sup>3</sup>.

Son œuvre, considérable, se déploie à partir de ces ferments. Dès les années 1950, il est un chroniqueur prolifique à la *Tribune* et au *Journal de Genève*. En 1968 paraît son premier *opus magnum*, *Invention de Carouge 1772-1792*, suivi en 1970 d'un *Haut Moyen-Age* et, en 1985, du magistral *Canaletto, Una Venezia immaginaria* (800 pages!) qui lui vaudra le doctorat d'Etat de l'université de Grenoble. A côté de ces sommes, Corboz est l'auteur d'innombrables articles et essais érudits<sup>4</sup>. Cette forme resserrée convenait à la fulgurance de ses intuitions et leur offrait l'imédiateté de l'échange intellectuel qu'il appelait de ses vœux et dont il est resté, il faut bien le dire, trop souvent frustré. Un décompte, certainement non exhaustif, permet de recenser au moins 15 livres majeurs et plus de 300 articles savants publiés dans la plupart des pays européens et aux Etats-Unis.

Pendant ses années de professorat, de 1967 à 1993, il enseignera l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme successivement aux universités de Montréal et de Québec (Laval) puis, dès 1980, à l'Ecole polytechnique fédérale de Zürich. Il effectuera également deux longs séjours de recherches au Getty Center for the

1 André CORBOZ, *Châtiment des victimes*, Neuchâtel, éd. La Baconnière, 1960.

2 Bruno Zevi, *Saper vedere l'architettura*, 1948 (Rome, rééd. Einaudi, 2004; éd. française, *Apprendre à voir l'architecture*, traduction de Lucien Trichaud, Paris, éd. Minuit, 1959).

3 Catherine MAUMI (dir.), *Pour une poétique du détour, Rencontre autour d'André Corboz*, Ecole nationale supérieure d'architecture de Grenoble, Paris, éd. de la Villette, 2010.

4 Pour une bibliographie non exhaustive des publications d'André Corboz, voir *Pour une poétique du détour, Rencontre autour d'André Corboz*, op. cit. pp.253-266.

History of Art, séjours décisifs pour son appréhension du territoire américain, thème qui l'occupera intensément les dernières années de sa vie.

Le bilan de cette œuvre-vie, pour reprendre le beau titre d'Alain Borer au sujet de Rimbaud, reste à dresser<sup>5</sup>. Mais son importance pour la méthodologie de l'histoire et l'appréhension de la matière territoriale est d'ores et déjà incontournable. Corboz est de la famille des pionniers (américains) de la lecture des sites et des paysages, particulièrement John Brinckerhoff Jackson mais surtout Colin Rowe, qui souhaitait réconcilier «le théâtre de la prophétie avec celui de la mémoire», véritable programme corbozien!<sup>6</sup>

*Invention de Carouge 1772-1792* sera la première pierre de l'édifice intellectuel nommé Corboz. Dès cette étude magistrale, il arrêtera en effet «explicitement» les principes méthodologiques qu'il appliquera à toutes ses investigations et élucidations ultérieures.

L'ouvrage est très solidement charpenté: après une partie liminaire déplorant les carences des études carougeoises, à l'exception de celles de Louis Cottier auquel il rend hommage, le livre se déploie en trois parties, Carouge avant Carouge dans son contexte historico-économique; la constitution du bourg et ses projets urbanistiques successifs jusqu'à l'état construit; le développement ultérieur. L'auteur couronne sa démonstration en dressant le bilan d'une expérience planificatrice particulière dans le paysage de l'urbanisme européen de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et en prenant la mesure de ce qu'il qualifie de «processus génétique» de sa méthode d'enquête par hypothèses.

Une trentaine d'annexes copieuses complètent ce parcours de documents originaux et de réflexions méthodologiques. La dernière mérite particulièrement notre attention car elle fait la lumière sur le sens de la démarche. Corboz se réfère au philosophe des sciences suisse, un peu oublié aujourd'hui, Ferdinand Gonseth<sup>7</sup> qui définissait sa «philosophie ouverte» comme reposant sur deux principes fondamentaux appliqués à ce qu'il appelait la «procédure des quatre phases» de toute recherche:

- 1) le principe de «révisabilité» de toute connaissance acquise, à savoir que toute certitude doit pouvoir être revisitée et, au besoin, récusée, principe qui préconise le dynamisme d'un savoir assumant d'entrée de jeu le risque de l'erreur;
- 2) et celui de «technicité» qui exprime le fait que toute connaissance scientifique est structurée non seulement par son objet mais aussi par la façon dont le chercheur la construit subjectivement.

Lorsque, deux ans plus tard, en 1970, paraît *Haut Moyen Age* à l'Office du Livre, sous la direction d'Henri Stierlin, la manière (comme on dirait la *maniera* d'un peintre) de Corboz est en place: le livre s'ouvre sur cette injonction, «Parlons méthode».

Face à une réalité où tout se présente comme partiel, transitoire, kaléidoscopique, d'où les synthèses sont absentes, j'aurais voulu faire usage d'une structure en quelque sorte consonnante et répondre au «désordre» par le désordre – le «désordre» étant un ordre à deviner.

[Formulation empruntée à l'écrivain Edmond Gilliard, lui aussi quelque peu oublié.]

Malheureusement le format de la collection ne lui autorisa pas ce désordre souhaité.

Ces points de départ conceptuels, revendiqués avec force, presque comme des a priori, constitueront le fondement et l'originalité d'une démarche scientifique qui n'eut de cesse d'interroger sans relâche le rapport du sujet chercheur à l'objet de sa recherche (et vice-versa), rapport fondé sur une triple hypothèse épistémologique que Corboz appelle «apologues».

- 5 Bien que le chantier ait déjà été largement ouvert par Sébastien MAROT dans la présentation de *Le territoire comme palimpseste et autres essais* (voir note 8) et par celle de Catherine MAUMI, *Pour une poétique du détour...*, *op. cit.*
- 6 Colin ROWE et Fred KOETTER, *Collage City*, 1978; Chris ALEXANDER, *A Pattern Language*, 1977; John BRINCKERHOFF JACKSON, *A Sense of Place, a Sense of Time*, 1994 et surtout *Discovering the Vernacular Landscape*, 1984.
- 7 Ferdinand GONSETH, *La Géométrie et le problème de l'espace*, Neuchâtel, 1945-1955; *Le Problème du temps*, Neuchâtel, 1964; *Le Référentiel*, Lausanne, 1975.

Premièrement, l'objet étudié possède en lui-même la clé de son étude. «Le mode d'emploi pour l'ouverture de la boîte se trouve à l'intérieur»<sup>8</sup> disait-il dans une de ces formules percutantes dont il avait le secret.

Deuxièmement, le chercheur doit être à l'affût des inattendus, des imprévus de sa recherche. Exercice du penser à côté que recommandait Poincaré. Penser «en dehors des clous» de la doxa universitaire, de façon «in-disciplinée», au sens littéral, c'est-à-dire en faisant se croiser disciplines et spécialisations, en ne craignant pas l'audace de l'hypothèse invraisemblable, en faisant davantage confiance au flair qu'à la logique, bref en mettant le sujet chercheur en condition de «se laisser faire par l'objet». C'est la tactique de la *serendipity* de Horace Walpole, cette «sagacité accidentelle» par laquelle les trois princes de Serendip émaillent leurs voyages de découvertes insoupçonnées...

Enfin, résultante des deux premiers apologues, le chercheur doit «intérieuriser» ses processus de découverte, en ne dissociant pas la recherche de «l'introspection. Il doit opérer l'identification temporaire du sujet avec son objet»<sup>9</sup>.

Inlassable fureteur, Corboz avait peut-être emprunté ce principe à la «relation d'incertitude» qui, en physique quantique, démontre que l'observation est modifiée par l'observé. On ne saurait être plus éloigné de la tradition positiviste et déterministe de la recherche académique! Ni système prémâché, ni méthodologie prescrite chez Corboz qui n'était d'aucune «école». L'université qui inculque le conformisme et bride l'élan créatif n'était pas son monde. L'idée qu'une doctrine autre que la rigueur candide et l'honnêteté intellectuelle puisse guider les pas du chercheur était totalement étrangère à sa pensée. Celle-ci se déployait dans les mouvements zigzagants d'une errance dont l'art est de trouver ce qu'elle ne cherche pas. Il faut «y aller par quatre chemins, il faut courir plusieurs lièvres simultanément car nos curiosités s'entraident»<sup>10</sup>.

Logiquement, les affluents de la pensée corbozienne furent aussi divers que ses embranchements. Par souci de transparence (comme le magicien qui ré-

vèle le secret de ses trucs) et de clarté, il y a souvent fait référence.

On a évoqué sa lecture, jeune, de Bruno Zevi. Dans la deuxième moitié d'*Apprendre à voir l'architecture*, le chapitre intitulé «Interprétations [au pluriel!] de l'architecture» développe une typologie méthodique des regards objectifs croisés permettant d'appréhender le phénomène architectural dans sa totalité. Ce texte a dû être initiatique pour Corboz.

Nul doute qu'il doive également beaucoup à Vittorio Gregotti qui, en 1966, avait publié *Il territorio dell'architettura*<sup>11</sup>, titre corbozien s'il en est, dans lequel il soumettait le projet architectural à une scientificité issue de ses propres mécanismes afin d'en faire un instrument d'«enquête sur la réalité».

Toute la foisonnante œuvre de Corboz, plus de quarante années d'études et de publications les plus diverses, «labyrinthe»<sup>12</sup> auquel il avait assimilé les étendues sans limites de sa curiosité intellectuelle est en germe dans ce *modus operandi* que la réédition d'*Invention de Carouge* nous permet de redécouvrir dans son expérimentation et ses mises au point premières.

Curiosité vient du latin *cura*, le soin. Soin que Corboz mit à passionnément aller chercher midi à quatorze heures, à interroger transversalement les évidences que d'ordinaire on ne bouscule pas, tellement elles sont... évidentes. Cette quête opiniâtre, tendue vers le possible d'une autre réalité, moins patente, plus complexe, dissimulée derrière l'apparence, ne pouvait manquer de démultiplier et d'élargir aux dimensions universelles le périmètre de ses investigations.

Le champ qui a certainement été le plus percutant pour la théorie historique et urbanistique est l'analyse de la formation et du sens des ordonnance-

8 André CORBOZ, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Paris, éd. de l'imprimeur, 2001.

9 *Ibid.*

10 *Ibid.*

11 Vittorio GREGOTTI, *Il territorio dell'architettura*, Milan, éd. Feltrinelli, 1966 (éd française *Le territoire de l'architecture*, traduction de Vittorio Hugo, Paris, éd. L'Esquerre, 1982).

12 André CORBOZ, *Sortons enfin du labyrinthe!*, Gollion, éd. Infolio, 2009.

ments territoriaux. Là comme ailleurs, ses intuitions ont eu la vérité de l'éclair : « Le lieu n'est pas une donnée mais le résultat d'une condensation ».

Comprendre le matériau de l'environnement bâti requiert de voir au-delà des objets qui peuplent notre univers ici et maintenant. On plonge alors dans l'épaisseur du temps, dans l'imaginaire des êtres qui l'ont modelé, pour, entre les pensées qui habitent les murs d'une ville ou les plis d'un paysage, retracer la construction de la singularité et dévoiler l'irréductible unicité des choses.

Le territoire contemporain, nous enseigne Corboz, ne peut être saisi que dans la dialectique de la profondeur et de l'étendue, celle, verticale, de la géologie des traces historiques qui jamais ne s'effacent complètement et par conséquent infra-structurent le donné actuel (c'est la belle métaphore du « palimpseste », parchemin réutilisé sur lequel les textes successifs se devinent en transparence); et celle, horizontale, des « dispositifs superposés par les logiques et les autorités variées qui se partagent aujourd'hui l'aménagement »<sup>13</sup> de la géographie territoriale, dispositifs auxquels Corboz applique un autre de ses emprunts fondateurs, l'« hypertexte ».

A l'instar du plus moderne des modes de communication, le territoire planétaire du XXI<sup>e</sup> siècle peut en effet être lu comme « hyperville ». Celle-ci est en quelque sorte l'envers du palimpseste : formée des couches non pas substituées les unes aux autres au fil du temps mais additionnées, empilées dans le présent, structures de la technique, du social, de l'économie, du politique...

Corboz aura consacré ses dernières années à l'étude de l'espace américain dans cette perspective. Ces travaux constituent les exemples les plus probants, malheureusement inachevés, de la mise en œuvre de cette approche nouvelle de la territorialité.

La conservation du patrimoine entraine logiquement dans cette réflexion. La notion de « palimpseste » y est en effet cardinale non seulement parce qu'elle nous invite à reconnaître, et si possible à préserver, les traces des textes anciens que les écritures successives n'ont pas complètement effacées mais surtout parce qu'elle nous rend attentifs à l'indispen-

sable « réutilisation » de l'objet patrimonial, gage de sa requalification dynamique dans l'environnement contemporain et garantie que le lieu de mémoire ne sera pas arraché à l'histoire par une congélation qui, aux yeux de tant d'ignorants, « amoureux » fétichistes des vieilles pierres, passe paradoxalement pour de la sauvegarde.

Corboz est plus connu pour ses travaux sur l'analyse historique et structurelle du territoire mais son œuvre est parcourue de réflexions et d'articles sur le thème de la conservation architecturale. Quelques titres au hasard et dans le désordre : « Du bon usage des sites historiques », « Bâtiments anciens et fonctions actuelles : esquisse d'une approche de la réanimation », « Un passé sans avenir », « Old Buildings and Modern Functions », « Une analyse de l'article « restauration » de Viollet-le-Duc », « Une œuvre méconnue de l'agence Mansart à Genève, l'hôtel Buisson 1699 », etc.

Mais surtout, au temps de son professorat à Montréal, il entreprit d'écrire un ouvrage ambitieux dont le manuscrit subsistant de quelque 75 pages était (provisoirement) intitulé « Problématique des sites historiques ». Cet état des lieux était extraordinairement prémonitoire : à l'époque, la « rénovation urbaine » régnait partout en maîtresse destructrice et la Charte de Venise, rédigée quelques années auparavant, était loin d'être la parole d'évangile qu'elle est devenue aujourd'hui ! Ce document incomplet constitue néanmoins une sorte de « manuel » de la bonne approche de la conservation du patrimoine et reste d'une totale actualité.

Corboz y reprend les définitions des concepts à la base de la notion de patrimoine, en retrace l'histoire, revisite ses grandes théories, développe le principe de « réanimation », questionne la problématique des changements de fonctions et rappelle les trois critères canoniques de l'intervention sur le monument historique : recherche et documentation préalable, réversibilité, échelle minimum des programmes.

Il prévoyait de développer les questions relatives à la législation, aux inventaires, aux ensembles, aux réalités sociales de la conservation et à la construction

13 Sébastien MAROT dans André CORBOZ, *Le territoire comme palimpseste*, op. cit.





Fig. ci-dessus André Corboz (1928–2012).

neuve en milieu ancien. D'autres urgences ont accaparé son attention et le projet est hélas resté inachevé. Nul doute que s'il avait pu paraître il aurait eu un impact considérable sur les professions liées à la conservation, chercheurs, architectes et restaurateurs. Il aurait sans doute placé André Corboz dans la lignée des grands théoriciens du sujet, Boito, Riegl, Brandi.

Avec le soutien sans faille de son épouse, Yvette, André Corboz a produit une œuvre unique, luxuriante, érudite, infiniment diverse, exigeante, intellectuellement excitante, mentalement stimulante. Ses leçons sur la forme et le sens des choses, sur le temps et l'espace, demeurent d'une brûlante actualité. Il y a urgence à lire et relire André Corboz car « Il n'y a pas d'inventeur qui ne soit issu d'un déséquilibre qui le nourrit et le menace. Il faut être aussi rusé que lui » disait René Char<sup>14</sup>. Face au dérèglement du monde et au « débraillé mental »<sup>15</sup> généralisé qui l'accompagne et en légitime la médiocrité, il nous invite à nous engager dans cette pratique rusée qui lui a permis, lui, de rester, toute une vie d'homme, droit et libre.

<sup>14</sup> Dans : Jean PÉNARD, *Rencontres avec René Char*, Paris, éd. José Corti, 1991.

<sup>15</sup> Le mot est d'André Corboz.